



CINÉMA

Pour le meilleur et pour le pire
Page E 3



DE VISU

Pompéi, ce n'est pas Pompéi...
Page E 5

CAHIER

E

CULTURE ET LIVRES



SOURCE RADIO-CANADA

Le B.Ye de RBO

«Nous voulons juste
que ce soit décapant,
baveux et rigolo»

«Nous assumons à 100 %
ce que nous faisons.»

PAUL CAUCHON

Le choix est vaste, très vaste. L'élection de Stephen Harper, Stéphane Dion chef du Parti libéral, André Boisclair à l'Assemblée nationale, l'enlèvement en Irak, les problèmes de Bush, les caricatures de Mahomet, les menaces de la Corée du Nord, les changements climatiques, puis le mont Orford, l'accord raisonnable, et enfin YouTu-

be, *Loft Story*, Stéphane Gendron, le petit Jérémie qui rend visite au pape, les pubs de Bell... et surtout, surtout... y aura-t-il une parodie de *Tout le monde en parle*? Et si c'est le cas, sera-t-elle méchante?

Pour sa revue de fin d'année, le groupe Rock et Belles Oreilles a le choix. Le choix des armes, pourrions-nous ajouter. Car ce sont des choix qui pourraient faire du bruit.

VOIR PAGE E 2: BYE BYE

CULTURE

THÉÂTRE

Parler des «vraies affaires»

Surfant sur la vague de la bonne douzaine de spectacles qui vont prendre l'affiche dans les premières semaines de janvier, le NTE propose un menu corsé qui ne laissera personne indifférent...

MICHEL BÉLAIR

On peut s'attendre à tout quand on prend le chemin de l'ancienne caserne de pompiers qui abrite maintenant le Nouveau Théâtre expérimental (NTE), on le sait. Et c'est encore plus vrai quand on y met les pieds pour une entrevue puisqu'il faut alors se débarrasser rapidement de cette bizarre impression de tomber, toujours, au milieu d'une fête intime ou d'un party de bureau. Il flotte là un vent de folie qui fait envie...

C'était précisément le cas, quelques jours avant Noël, alors que Didier Lucien et Guillermina Kerwin m'attendaient en fin d'après-midi pour me parler du spectacle qu'ils préparent et qui prendra l'affiche le 9 janvier à l'Espace Libre.

Six acteurs pour un cerveau

Ça porte d'ailleurs un titre bizarre ce truc: *Amour, cul, violence*. ACV. Comme dans «accident cérébro-vasculaire» aussi. Le hasard aurait-il laissé traîner ses gros pieds dans le coin de la rue Fullum?

«Bien sûr que non, répond Didier Lucien en se fendant d'un sourire à désarmer un cumulonimbus. *C'est d'abord le titre tel quel qui s'est imposé: "Amour, cul, violence". C'est de ça qu'on avait envie de parler parce que c'est ça qu'on retrouve partout en filigrane d'à peu près toutes les histoires du monde. Nous on s'est dit que ce serait différent de prendre ces trois thèmes majeurs qu'on retrouve toujours quelque part chaque fois que se pointent des humains de sexes pas nécessairement différents. Au premier plan donc, l'amour, le cul et la violence... et on fait découler une histoire de cela.»*

L'histoire se déroule à l'intérieur d'un cerveau frappé par un ACV

«Mais il faut dire aussi, enchaîne Guillermina Kerwin, qu'au cours du même souper, on est rapidement arrivé à l'autre sens d'ACV: l'accident cérébro-vasculaire. Et ça, c'est crucial parce que ça nous a permis de déboucher sur la forme du spectacle.» Ce «nous» qui apparaît depuis le début traduit la relation de complicité bien particulière que vivent Didier Lucien et Guillermina Kerwin depuis l'École nationale de théâtre. Ils se partagent ici la conception, le texte et la mise en scène du spectacle, entourés de Valérie Le Maire, Brigitte Poupart, Frédéric Pierre et Widemir Normil.

C'est elle qui poursuit. «En fait, l'histoire qu'on raconte se déroule à l'intérieur d'un cerveau frappé par un ACV. Plus même: on ne sait pas vraiment à qui appartient ce cerveau même si bientôt la scène est envahie par six comédiens...»

Six acteurs pour un cerveau donc. Dans un état comateux en plus. Et tout l'exercice se situe carrément à l'intérieur de la tête de quelqu'un qui est peut-être en

train de vivre ses derniers moments et qui voit surgir, mêlés, des souvenirs, des images, des personnages, des bouts de phrase qui tous ont systématiquement un rapport direct à l'amour, au cul et à la violence. «Dans le cerveau, les idées circulent un peu comme une balle de ping-pong qui revole dans tous les sens, dira Lucien, et c'est un peu la structure qu'on a voulu donner au spectacle. Il n'y a pas vraiment de logique, les souvenirs et les images s'enchaînent les uns à la suite des autres, sans compter les interférences, sans que l'on puisse vraiment savoir à l'avance ce qui va remonter. [...] On a procédé de façon très abstraite parce qu'on n'avait pas vraiment de repères, mais c'est rapidement devenu très concret...» Pour

mieux décrire le lieu d'insertion de ce curieux objet théâtral, Guillermina Kerwin fera allusion, elle, à ces gens cités par Elisabeth Kubler-Ross et qui reviennent de la mort en parlant d'un tunnel et d'une grande lumière blanche.

Provocation

Quand je raconterai aux deux complices que *Coma unplugged* de Pierre-Michel Tremblay, qui prendra l'affiche à la Licorne le 9 janvier (voir notre entrevue dans *Le Devoir* du 6 janvier 2007), met aussi en scène un personnage plongé dans un profond coma... ils ne me croiront

d'abord pas. Puis, après moult moues de surprise, les deux complices deviennent bientôt plus bavards en simulant la panique, puis en tentant d'énumérer les grandes caractéristiques de leur show à eux...

Didier Lucien souligne d'abord que ACV n'a même pas de personnage principal et que les six comédiens sur scène n'arrivent à en construire qu'un seul qui ne sait même pas qu'il est là! Plus sérieux, il poursuit. «En fait, le spectacle s'est construit une pelure à la fois, de façon organique, comme un show rock, avec beaucoup d'énergie, quelques chansons aussi et des

chorégraphies. À partir du texte écrit, tout est venu s'ajouter une couche à la fois — la bande sonore, la musique... Comme si on faisait ensemble une sorte de sculpture collective. [...] Au bout du compte, c'est un show "pour adultes" qui laisse beaucoup de place à la folie et la dérision.» On ne s'en serait pas douté...

«Et puis il y a aussi qu'on se paye la traite, reprend Kerwin. Pour un comédien et pour une comédienne (nous sommes trois gars, trois filles), ce sont des zones extrêmement intéressantes à explorer; on y va à fond! Et c'est évident que les spectateurs ne pourront pas rester indifférents; cer-

tains se sentiront carrément provoqués parce que, oui, il est vraiment d'abord question d'amour, de cul et de violence dans le show! Mais on le fait, je pense, dans la dignité et dans le vrai.»

Belle façon de retomber sur ses pattes, de l'autre côté des fêtes de fin d'année!

Le Devoir

AMOUR, CUL, VIOLENCE

Texte et mise en scène: Didier Lucien et Guillermina Kerwin. Une production du NTE présentée à l'Espace Libre à compter du 9 janvier 2007.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Guillermina Kerwin et Didier Lucien se partagent la conception, le texte et la mise en scène du spectacle.

BYE BYE

SUITE DE LA PAGE E 1

L'association de ces deux noms, *Bye Bye* et *Rock et Belles Oreilles*, fait sensation, et elle annonce l'émission la plus attendue de l'année. Les attentes sont tellement élevées que n'importe qui pourrait céder à la panique. Pas Guy A. Lepage. «Tout le monde ressent de la pression, sauf nous, indiquait-il il y a quelques

jours au *Devoir*. Nous ne sommes pas nerveux. En fait, depuis 25 ans, j'ai rarement senti aussi peu d'inquiétude entre les membres du groupe.»

Rock et Belles Oreilles est l'exemple même du groupe qui a su bien gérer sa légende. Formé en 1981, RBO a sévi sur les ondes de plusieurs stations de radio et réseaux de télévision, a parcouru le Québec avec des

spectacles qui ont fait sensation, et s'est séparé dans la joie en 1995, pour ensuite distiller à petites doses contrôlées les VHS, les CD, les DVD de ses meilleurs sketches, de ses meilleures chansons, etc.

Mais cette fois-ci, c'est le vrai grand retour du groupe. Non pas pour se remémorer les meilleurs moments du passé, comme ce fut le cas avec cette

série documentaire d'il y a quelques années sur l'histoire de RBO, mais pour véritablement créer de nouveaux numéros, avec les quatre piliers André Ducharme, Bruno Landry, Guy Lepage et Yves Pelletier. Richard Sirois avait abandonné le groupe dans les années 1980, Chantal Francke s'était jointe en

cours de route, mais vous pouvez gager votre chemise qu'ils viendront faire un petit tour ce dimanche au *Bye Bye*. Leur humour brassait la cage. C'était souvent très drôle, quelquefois trop méchant, et la polémique n'était jamais bien loin. On les accusait quelquefois d'être vulgaires, mais plusieurs de leurs parodies sont passées à la petite histoire. RBO, c'était aussi la première génération d'humoristes à aussi bien maîtriser tous les codes des médias, avec leurs chansons conçues comme de vraies pièces musicales, leurs parodies assassines

de publicités, de vidéoclips et d'émissions de télévision qui nourrissaient leur imaginaire.

«Mais on n'a pas fait seulement des parodies de télévision et de pub, remarque Guy A. Lepage. *Rock et Belles Oreilles* a toujours eu une multitude de moyens d'expression: sketches, imitations, parodies... Nous les utiliserons tous.» La tradition d'une émission du 31 décembre qui se moque de l'actualité de l'année est très forte à la télévision publique. On oublie souvent qu'une telle émission a été présentée dès 1956, et de façon épisodique jusqu'en 1968, adoptant la formule de titres alors connus (un spécial *Au p'tit café*, un spécial *Les Couches-tard*, et ainsi de suite).

C'est en 1968 que le concept prenait le titre de *Bye Bye*, scandant tous les passages annuels jusqu'à la fin des années 1990. RBO, donc, prend le relais d'une série d'équipes prestigieuses qui ont marqué le genre, d'Olivier

Guimond à Patrice L'Écuyer, des Cyniques à Sol (oui oui, Sol était du *Bye Bye* 1975), du duo Denise Filiatrault-Dominique Michel... à Dominique Michel toute seule, de Claude Meunier à Daniel Lemire.

Toujours regardé avec passion, le *Bye Bye* a fait également naître une autre tradition, celle de le vilipender le lendemain matin, et de toujours trouver meilleure l'édition de l'année précédente!

C'est la direction de Radio-Canada qui a fait cette grande proposition à RBO, et le groupe a immédiatement accepté, malgré les multiples activités de ses membres, dont le plus visible est sûrement Guy A. Lepage, devenu le roi du dimanche soir au petit écran. Certains croient d'ailleurs que la «méchanceté» du groupe pourrait s'être érodée, ses membres étant maintenant bien intégrés au *showbiz* québécois.

Ce ne semble pas être l'avis de Guy A. Lepage. «Si on commence à penser à tous ceux à qui il faudrait plaire, à tous les groupes sociaux, toutes les générations, tous les partis... Nous voulons juste que ce soit décapant, baveux et rigolo. Nous assumons à 100 % ce que nous faisons.»

Avec Rock et Belles Oreilles aux commandes, il ne faut surtout pas s'attendre à plaire à tout le monde. Et RBO ne plonge pas dans l'inconnu, puisque, dans les années 1990, le groupe avait livré quelques spéciaux *La Grande Liquidation des Fêtes*, qui concurrençaient d'ailleurs le *Bye Bye*.

Verrons-nous le retour de personnages comme monsieur Caron, madame Brossard, l'infamale famille Slomeau ou le dégoutant chef Groleau? Difficile à dire: le secret sur le contenu même de l'émission est aussi bien gardé que les voûtes du Pentagone. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que l'émission «défoncera l'heure prévue», conclut Guy A. Lepage. Une pratique bien rodée avec *Tout le monde en parle*.

Le Devoir

LE BYE BYE DE RBO
Radio-Canada,
dimanche 31 décembre, 23h

Le Théâtre de La Manufacture présente

Coma Unplugged

du 9 janvier au 17 février 2007

de Pierre-Michel Tremblay dans une mise en scène de Denis Bernard

avec Lucie Bonnier, Faik Besouchevski, Benoît Gouin, Louise Laporte, Steve Laplante, Philippe Racine et Maria-Hélène Thibault

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelalicorne.com
LA LICORNE 514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

Partenaires de la saison
Télé-Québec LE DEVOIR

Hydro Québec présente

les séries Pro Musica 2006-2007

UNE PAUSE SUR MESURE

SÉRIE ÉMERAUDE
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, 19 H 30

LES SOLISTES DE MOSCOU
DIRECTION YURI BASHMET, ALTISSIMO
Lundi, 19 janvier 2007

PROGRAMME
Divertimento en ré majeur, K. 136, de Mozart
Monologue pour alto et cordes, de Schnittke
Lacrymæ, op. 48a, de Britten
Sérénade, en ré mineur, de Dvorak

Billets : 35 \$, 30 \$, 15 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)

En vente à la Place des Arts : 842-2112
Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

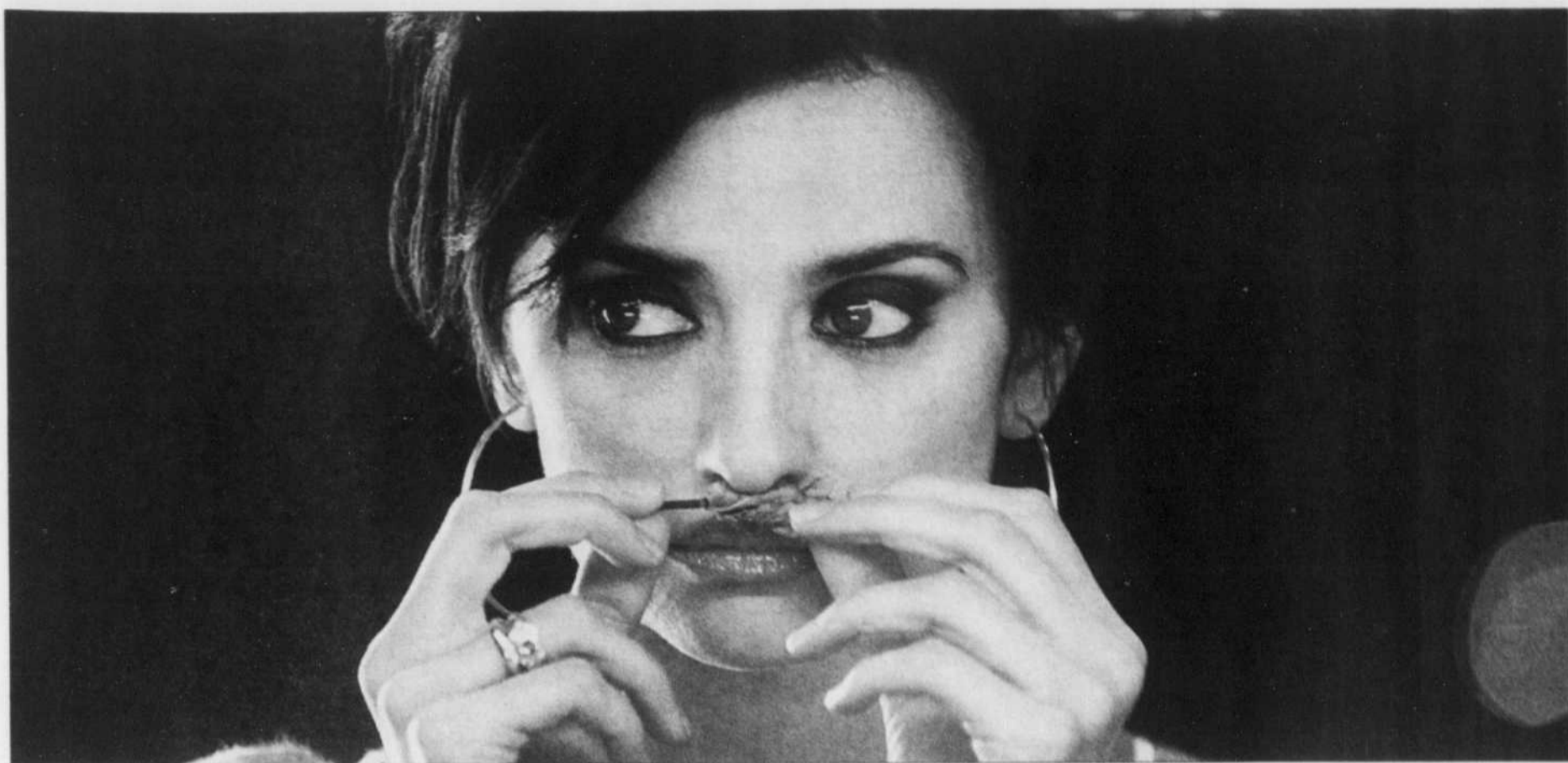
ESPACE MUSIQUE 100.7

La Scène Musicale

Place des Arts Québec

(514) 842-2112 1-866-842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

CULTURE

Deux de nos critiques ont élu *Volter*, de Pedro Almodóvar, meilleur film de l'année.

SOURCE FILMS SEVILLE

CINÉMA

Pour le meilleur et pour le pire

Les trois critiques de cinéma du Devoir dressent leur bilan de l'année

Chaque année, nos critiques voient pour vous des centaines de films. En cette année qui s'achève, Martin Bilodeau, André Lavoie et Odile Tremblay ont dressé une liste du meilleur comme du pire du cinéma d'ici et d'ailleurs. Chacun leur tour, sous différentes rubriques, ils vous font connaître leur appréciation succincte d'une année bien remplie, avec leur sensibilité respective. Voilà autant de pistes pour établir ou confirmer votre propre jugement à l'égard des films présentés sur nos écrans en 2006!

Le film de l'année

Volter et *Little Children*. Dans ces deux grands films enveloppés dans un voile surréaliste, il est question de secrets inavouables et d'émancipation douloureuse. Le premier, signé Pedro Almodóvar, est ample et profond, d'une écriture et d'une réalisation magistrales. Le second, de Todd Field (*In the Bedroom*), est une brillante analyse au microscope sur la réussite sociale et le poids du regard des autres, avec une extraordinaire Kate Winslet en Bovary moderne.

La terre promise

La Grande-Bretagne. L'Américain Woody Allen y a tourné son meilleur film en 15 ans (*Match Point*) et son plus drôle depuis des lunes (*Scoop*).

Le Mexicain Alfonso Cuarón y a planté le décor de *Children of Men* (en salle en janvier), une méditation captivante sur la fin des hommes, façon *Fahrenheit 451*. Le royaume d'Elizabeth II est aussi le décor, le sujet, la raison et la maison de *The Queen*, du natif Stephen Frears, avec la magistrale Helen Mirren en reine écorchée. Rappelons enfin que c'est aussi de la Grande-Bretagne que vient Paul Greengrass, réalisateur du courageux *United 93*.

Les films indépendants les plus hot

Shortbus et *Fur - An Imaginary Portrait of Diane Arbus*. New York n'a jamais été aussi mystérieux et sexy que dans ces deux très bons films, le premier (de John Cameron

Mitchell) revendiquant un nouvel élan de libération sexuelle, le second (de Steven Shainberg) racontant la naissance d'une grande imagination.

Le scénariste de l'année

Guillermo Arriaga. Aux deux extrémités de 2006, le scénariste mexicain a bousculé notre confort et notre indifférence avec deux grands films sur le racisme: *The Three Burials of Melquiades Estrada*, réalisé par Tommy Lee Jones, et *Babel*, de son compatriote Alejandro Gonzalez Inarritu.

La grande déception

Un dimanche à Kigali et *Marie-Antoinette*. Aucun rapport entre les films de Robert Favreau et Sofia Coppola, sinon peut-être qu'ils étaient trop attendus et que, pour cette raison, le chagrin de les voir si modestes ou inaboutis a été démesuré.

Le blockbuster de l'année

Bon cop bad cop. Les œuvres génériques grand public naissent désormais un peu partout sur la boue; Hollywood n'a qu'à bien se tenir.

Le film français de l'année

Je ne suis pas là pour être aimé.

de Stéphane Brizé. Son mérite est d'autant plus grand que l'Hexagone exportait simultanément les excellents *Lemming*, *Le Petit Lieutenant*, *La Moustache* et *La Tourneuse de pages*. Mais le film de Stéphane Brizé m'a complètement chaviré par sa sincérité, la force de son scénario et le grand amour des acteurs qui s'en dégage.

Le documentaire de l'année

Wordplay. Le plus inventif de l'année sur le plan de la forme, ce documentaire de l'Américain Patrick Creadon sur la passion des mots croisés offre également, dans sa dernière partie consacrée au tournoi national des cruciverbistes, le *suspense* le plus captivant de 2006. Qui l'eût cru?

Le film le plus sous-estimé

Man of the Year et *V for Vendetta*. Ils ne sont certes pas parfaits, mais leur intelligence et leur pertinence auraient dû les mettre à l'abri de pareille indifférence. Moi en tout cas, j'y ai pris mon pied.

Le plus bel adieu

A Prairie Home Companion. Ro-

bert Altman nous a quittés le cœur en fête avec cette amusante chronique d'une mort annoncée, celle d'une émission radiophonique country animée par un original qui refuse d'admettre que le rideau tombe...

Martin Bilodeau

Le film de l'année

J'aimerais bien qu'il en soit autrement, question d'éviter les redites, mais une fois encore c'est Pedro Almodóvar qui trône au sommet de mon palmarès personnel. *Volter* (qui signifie revenir) scelle de grandes retrouvailles, entre autres avec une de ses actrices fétiches (Carmen Maura) et surtout avec toutes les femmes de son enfance, source exceptionnelle d'inspiration. Un grand film, à voir toutes affaires cessantes et avec une discrète provision de papiers-mouchoirs...

Le meilleur scénario

Souffrant parfois d'être dans l'ombre du cinéaste Alejandro Gonzalez Inarritu, le scénariste Guillermo Arriaga poursuit tout de même avec son compatriote

mexicain une solide collaboration (*Babel* met la touche finale à leur superbe trilogie incluant *Amores Perros* et *21 Grams*). Et il sait faire preuve de générosité auprès de Tommy Lee Jones, dont le premier long métrage destiné au cinéma, *The Three Burials of Melquiades Estrada*, constitue un autre exemple de collaboration artistique de haut vol. Une grande année pour un grand scénariste.

La meilleure musique

Une manière de saluer le départ du grand Robert Altman, dont les dialogues sont souvent musique aux oreilles. Dans *A Prairie Home Companion*, les chansons se succèdent à un rythme effréné, interprétées avec cœur par des acteurs fabuleux (dont Meryl Streep, Lily Tomlin, John C. Reilly et Kevin Kline) qui se doutaient sans doute qu'ils fredonnaient le chant du cygne du plus indépendant (d'esprit) des cinéastes américains.

VOIR PAGE 4 : MEILLEUR

CHANTS DU PAYS
Une grande fête de famille avec La Bottine Souriante, La Volée d'Castors, Les Batinsés...
LUNDI 19h30

LE CRAZY HORSE SE DÉVOILE
Une soirée mémorable avec des danseuses magnifiquement sensuelles et élégantes.
LUNDI 21h

LES ANIMAUX SACRÉS DES PHARAONS
Une palpitante enquête archéologique sur les mystères du monde animal.
MARDI 20h

JEANNE POISSON MARQUISE DE POMPADOUR
Une fresque romanesque sur la vie mouvementée de la favorite de Louis XV.
MARDI 21h30

PALMARÈS DVD

ARCHAMBAULT

Révisité des ventes / Du 19 au 25 décembre 2006

FILM/TÉLÉSÉRIE

- 1 PASSE-PARTOUT
- 2 BON COP, BAD COP
- 3 PIRATES OF THE CARIBBEAN 2
- 4 LES BOUGNON Saison 2
- 5 24 Complete Season 5
- 6 LA PETITE VIE NOËL CHEZ LES PARÉ
- 7 LE NÉGOCIATEUR Saison 2
- 8 ICE AGE 2: THE MELTDOWN
- 9 DA VINCI CODE
- 10 LES VOISINS

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 LES NORDIQUES
- 2 LOUIS-JOSÉ HOUE À l'Olympia de Montréal
- 3 SOIRÉE CANADIENNE Artistes variés
- 4 LÉVESQUE ET TURCOTTE Intégrale
- 5 ANNIE VILLENEUVE Quand je ferme les yeux
- 6 NATHALIE LAMPRETT Cardio Latine
- 7 MICHEL BARRETTE 20 ans déjà
- 8 JOSÉE LANGUEUR Toujours 20 ans
- 9 CRAZY FROG Crazy Video Hits
- 10 GREGORY CHARLES Noir et blanc

TV5
WWW.TV5.CA

CULTURE



Une scène de *Babel* d'Alejandro Inarritu.

SOURCE PARAMOUNT

MEILLEUR

SUITE DE LA PAGE E 3

La grande déception

J'ai bien failli m'étouffer — pire, me noyer! — dans mon martini lorsque *Crash* fut sacré meilleur film de l'année à la cérémonie des Oscars, laissant *Brokeback Mountain* sur le carreau. Ce soir-là, j'ai commencé à croire à l'existence des fantômes: ceux de John Ford et de John Wayne doivent sûrement voter. Et tordre quelques bras.

Le film québécois de l'année

Depuis quelques années, mon cœur balançait parfois entre deux films de mes compatriotes, déchiré par exemple entre *La Neuvaïne* et *C.R.A.Z.Y.*: les raisons étaient différentes mais l'émotion, elle, sincère, authentique. Cette année, remerçons Philippe Falardeau d'avoir sauvé le cru 2006 avec *Congorama*, une œuvre intelligente, structurée avec une ingéniosité remarquable, défendue par des interprètes formidables (Olivier Gourmet, Paul Ahmarani). Un choix qui relève de l'évidence devant la maigreur de la récolte.

Le film français de l'année

Ne choisir qu'un seul titre relève de la cruauté. Je garde un souvenir ému de *Je ne suis pas là pour être aimé*, de Stéphane Brizé, et le sentiment d'être devant un brillant disciple d'Alfred Hitchcock en songeant à Dominik Moll avec son *Limming*. Et alors que certains croyaient posséder la poule aux œufs d'or en distribuant la troisième (et dernière, souhaitons-le!) aventure des *Bronzés*, c'est un espion venu des années 1950, James Bond de pacotille et mauvaise conscience de la France coloniale, qui nous a tous fait crouler de rire. Vivement une suite à *OSS 117: Le Caire, nid d'espions*.

Le pire cauchemar

Ils sont nombreux dans la vie d'un critique et le dernier en date chasse presque toujours le précédent. Or, depuis quelques semaines, le souvenir de *Roméo et Juliette*, d'Yves Desgagnés, se fait tenace. Sans doute parce que derrière ce coûteux ratage se cache un système hypocrite et mercantile (les fameuses enve-

loppes à la performance) et quelques créateurs, tout particulièrement le dramaturge Normand Chaurette, dont l'œuvre s'élevait bien au-delà de la médiocrité. Une chute, une c... de chute en parachute.

L'interprète de l'année

Si on m'imposait un retour à la monarchie, je voudrais qu'Helen Mirren soit ma reine. Et sa couronne, déjà lourde de distinctions prestigieuses, pourrait bien recevoir un diamant de plus ayant la forme d'un Oscar pour sa royale prestation dans *The Queen*, du non moins impérial Stephen Frears. Alors que je n'ai pas versé une seule larme sur les malheurs de la princesse Diana, les tourments d'Elizabeth II, version Mirren, m'ont vraiment ému: la reine des cœurs de pierre en a peut-être un, finalement.

Le documentaire de l'année

Assurément la présentation Power Point la plus commentée et la plus médiatisée de l'année. Dans *An Inconvenient Truth*, de Davis Guggenheim, l'ancien vice-président démocrate Al Gore expose quelques vérités et bien des évidences sur les changements climatiques. Il n'y a que les aveugles idéologiques (dont certains installés à Ottawa) pour ne pas voir le désastre vers lequel nous nous dirigeons, à toute vitesse et en fourgonnette...

Le prix de la persévérance

Vivant dans un pays moralement en ruine et économiquement fragile, le cinéaste russe Alexandre Sokurov persiste et signe. Il n'y avait sans doute que lui pour illustrer les derniers jours d'une grande puissance tombée en disgrâce (le Japon de 1945) à travers la figure de l'empereur Hirohito, passant du statut de dieu à celui d'humain, très humain. *Le Soleil* brille d'un éclat sombre et troublant.

André Lavoie

Le film de l'année

Babel d'Alejandro Inarritu. Même s'il a mieux dirigé



SOURCE CHRISTAL FILMS

Congorama, le film québécois de l'année selon deux de nos critiques.

les non-professionnels que les stars. Pour sa portée, son actualité. Pour son regard lucide sur la mondialisation.

Le film le plus courageux

The Journals of Knud Rasmussen de Zacharias Kunuk et Norman Cohn. Pour ce parti pris de mêler le réalisme magique et le film anthropologique en révélant un pan de l'histoire des Inuits, sans jamais céder à la facilité. Pour la poésie, la force, la beauté du film et l'amour de Zacharias Kunuk pour son peuple, déjà démontré dans *Atanarjuat*.

L'interprète de l'année

Helen Mirren dans *The Queen* de Stephen Frears. Si ressemblante, à l'écoute attentive de son modèle, au point de cloner une vivante, vie intérieure y comprise.

Le film français de l'année

Le Petit Lieutenant de Xavier Beauvois. Une telle sensibilité dans la création de personnages! Nathalie

Baye nous offre une inoubliable performance de dignité et de grandeur.

Le film québécois de l'année

Congorama de Philippe Falardeau. Le scénario en spirale, l'intelligence des répliques, le sens de l'histoire et le jeu brillant de Paul Ahmarani et d'Olivier Gourmet. Une chance qu'on a eu *Congorama* dans le panorama québécois 2006...

La révélation chez les acteurs

Jérémie Rénier dans *L'Enfant* des frères belges Dardenne. En homme enfant insouciant, fragile, confronté aux responsabilités de la vie, Rénier (déjà découvert dans *La Promesse* des Dardenne) s'affirme comme un des interprètes les plus sensibles de sa génération.

La meilleure mise en scène

The Departed de Martin Scorsese. Pour la fluidité de ses scènes de violence, captées sous tous les angles possibles avec une virtuosité qui n'efface pas le propos.

Le prix de la persévérance

Attribué à feu Robert Altman pour son œuvre entière, brillante au long d'une vie entière. *A Prairie Home Companion*, huis clos sur fond de musique country avec Woody Harrelson et Meryl Streep, fut cette année un enchantement.

La grande déception

Le Guide de la petite vengeance de Jean-François Pouliot. Parce que *La Grande Séduction* était bien charmante et que, de la part du même cinéaste et du même scénariste, on espérait les mêmes étincelles.

Le pire cauchemar

Apocalypse de Mel Gibson. Franchement! Résumer l'histoire des Mayas à des poursuites sanglantes dans la jungle en folie... A bas ses obsessions violentes et le simplisme de pareil scénario!

Odile Tremblay

CINÉMA

Poupées de cire, poupées de son(s)

DREAMGIRLS

Réal.: Bill Condon. Scén.: Bill Condon, d'après la comédie musicale de Tom Ewen. Avec Jamie Foxx, Beyoncé Knowles, Eddie Murphy, Danny Glover, Jennifer Hudson. Image: Tobias Schliessler. Mont.: Virginia Katz. Mus.: Henry Krieger. États-Unis, 2006, 131 min.

ANDRÉ LAVOIE

Pendant la production de *Chicago*, Bill Condon devait ressembler à ces choristes qui, derrière la vedette, rêvent du jour où leur tour viendra. Scénariste de cette comédie musicale qui allait enfin prouver à Hollywood que le genre n'est pas encore à l'agonie — ou «condamnée» aux lumières de Broadway et du West End —,

Condon (aussi connu pour les remarquables *Gods and Monsters* et *Kinsey*) a reproduit avec application le style frénétique de Rob Marshall dans *Dreamgirls*, une «extravaganza» sur fond de chansons Motown.

En fait, si vous croyez voir le profil (superbe) de Diana Ross flanquée des Supremes, l'ombre (cabotine) de feu James Brown ou sentez les secousses sismiques vocales d'une jeune Aretha Franklin, vous êtes sous la bonne marquise de néons. *Dreamgirls*, spectacle créé en 1981 d'après un livret de Tom Ewen et des mélodies d'Henry Krieger, évoque la naissance dans les années 1960 du son de Detroit et quelques-unes des figures, surtout féminines, qui ont su incarner cette musique vibrante de fierté devant une in-

dustrie et un pays rongés par le racisme. Car qui dit Motown dit rarement chanteurs et musiciens de race blanche.

Ces enjeux sociopolitiques forment la portion congrue d'une histoire de show-business où les discours de Martin Luther King et les émeutes de Detroit se greffent timidement aux intrigues de rivalités, de toxicomanie et de magouilles mafieuses. Le film décrit surtout le succès d'un trio de chanteuses, The Dreamettes, grâce au flair et à l'éthique élastique d'un vendeur de voitures transformé en gérant d'artistes, Curtis (Jamie Foxx), s'associant aussi avec un chanteur en pleine gloire (Eddie Murphy, de la chair et des mimiques à Oscar...). Mais *Dreamgirls*, c'est surtout l'ascension d'une splendeur à la voix impersonnelle, Deana (Beyoncé Knowles, qui met du temps à s'imposer autrement que par sa grande beauté), éclipsant, grâce à Curtis, la voix suprême du trio, Effie White (Jennifer Hudson, candidate déçue d'*American Idol* dont la puissance vocale fait passer Céline Dion pour une chanteuse existentialiste). Comme celle-ci n'avait pas le physique de l'em-



SOURCE PARAMOUNT

Dreamgirls évoque la naissance dans les années 1960 du son de Detroit et quelques-unes des figures, surtout féminines, qui ont su incarner cette musique vibrante de fierté devant une industrie et un pays rongés par le racisme.

ploi pour décorer les pochettes de disques et les couvertures de

magazines, elle connaîtra la déchéance avant de renaitre dans un triomphe bien improbable.

Bill Condon n'ayant pas de temps à perdre, les numéros musicaux, nombreux, flamboyants, réglés au quart de tour, n'interrompent jamais la narra-

tion, décorés de scènes explicatives sur cet univers à la fois glamour et sans pitié. Et pour le glamour, nous sommes servis, jusqu'à plus soif, dans une débâche de tissus, de paillettes et de couleurs qui en devient aveuglante. Nul doute que les *drag queens* s'activent déjà sur leur machine à coudre.

Les friands de bios de stars établiront tous les parallèles entre les libertés de *Dreamgirls* et l'histoire dite officielle de cette page de la musique américaine. Avec une élégance irréprochable, Bill Condon masque avec adresse son caractère vieillot et ses dissonances musicales. Car nous voilà devant un curieux mélange de chansons énergiques, sans prétensions, de l'époque Motown et d'autres, si rupeuses, écrites pour la scène ou conçues pour le film (dont *Listen*, la seule interprétation sentie de Beyoncé), établissant autant de ruptures qui font de cette mosaïque une sorte de *Musicographie* d'un luxe outrancier. Comme l'époque semble toujours aux chanteuses un brin gueleardes et à la nostalgie des années disco (vous voilà prévenus et ne me remerciez pas), *Dreamgirls* trouve donc toute sa pertinence... le temps d'un grand «hit» au palmarès. Son impact est aussi foudroyant qu'instantané.

Collaborateur du Devoir

(GAGNANT)
Meilleur Documentaire • European Film Awards

«...FASCINANT, CAPTIVANT, PASSIONNANT!»
À TRAVERS UN RYTHME FEUTRÉ ET UNE MISE EN SCÈNE HARMONIEUSE,
M. GRÖNING RÉVÈLE LA BEAUTÉ»
MANOCHA DARGIS, THE NEW YORK TIMES

LE GRAND SILENCE
UN FILM DE PHILIP DRÖHNING

version originale française et latine avec sous-titres anglais
CINÉMAS AMC
À L'AFFICHE! SON DIGITAL LE FORUM 22 EX-CENTRIS PARALLÈLE

LE VOYAGE EN ARMÉNIE
Journal de l'Arménie
The Garm

UN FILM DE ROBERT GUÉDIGUIAN

version française et arménienne avec sous-titres français
CINÉMA
EX-CENTRIS LE CLAP

GAGNANT! MEILLEUR FILM CANADIEN
COMPÉTITION OFFICIELLE SUNDANCE FILM FESTIVAL 2007

EDWARD BURTYSKY
★★★★★

PAYSAGES FABRIQUÉS
UN FILM DE JENNIFER BACHNAL

version originale avec sous-titres français
CINÉMAS AMC
À L'AFFICHE! SON DIGITAL EX-CENTRIS PARALLÈLE LE FORUM 22

**LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$
MA MEILLEURE CARTE DE CINÉMA**

VOLVER (s.-t. a.) tous les jours: 14h00, 16h30, 19h00, 21h15 - DERNIERS JOURS

BABEL (s.-t. t.) tous les jours: 15h40, 18h15 - DERNIERS JOURS

BABEL (s.-t. a.) tous les jours: 13h00, 21h00 - DERNIERS JOURS

JESUS CAMP (version originale anglaise) tous les jours: 13h30, 15h15, 19h15 - DERNIERS JOURS

SNOW CAKE (s.-t. t.) tous les jours: 17h00 - DERNIERS JOURS

SPIKE & MIKE'S SICK AND TWISTED
FESTIVAL OF ANIMATION tous les soirs: 21h30 - DERNIERS JOURS

3575, avenue du Parc • (514) 281-1900
www.cinemaduparc.com

CINÉMA
SEMAINE DU 30 DÉCEMBRE AU 5 JANVIER 2006

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages **4 à 6**

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages **7 à 13**

dans L'AGENDA culturel

exCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

CINÉ-KID / L'ENFANT AU GRELOT
JACQUES-RÉMY GIRERD

23 DÉC. - 7 JAN. À 11h
RELÂCHE 25 DÉC. ET 1^{ER} JAN.

Un film réalisé par **ALAIN RESNAIS**
Gagnant de 3 CÉSAR

Pas sur la bouche

«un divertissement de haute tenue!»
André Lavoie - Le Devoir

À l'affiche! CINÉMA Beauclercq
CINÉMAS FORUM PARISIEN LE CLAP

DE VISU

Pompéi, ce n'est pas Pompéi...

**VICTOR BURGIN:
VOYAGE EN ITALIE**

Centre canadien d'architecture
Conservateur invité:
Hubertus von Amelnxun
Jusqu'au 25 mars 2007

RENÉ VIAU

Pour l'artiste anglais Victor Burgin, la photo et les ruines participeraient d'un même combat. « Chaque photo, écrit-il, est la trace d'un état antérieur du monde, un vestige de la manière dont les choses étaient. La somme de toutes les photographies représentent les ruines du monde. »

Archive du passé et témoignage de l'instant, la photographie fige selon lui une présence vivante de la même façon que la lave de l'éruption volcanique a saisi Pompéi et ses habitants.

Comme en arborescence, nous voici invités à vaquer et divaguer avec lui à partir d'une vue ancienne de la basilique romaine de Pompéi prise en 1864 par Carlo Frattacci. Point de départ des espaces ramifiés et manipulés de l'exposition, cette ancienne photo est extraite d'un album de 26 épreuves argentiques conservé au CCA. Des marches en pierre conduisent à un seuil encadré de colonnades rompues. Dans l'immobilité des ruines, la silhouette d'une femme assise se découpe. Habillée selon la mode de l'époque, cette présence inattendue rompt l'aspect intemporel de cette scène archéologique. À l'intérieur de la salle, une vingtaine de photos prises en 2006 à Pompéi par Burgin représentent d'un côté la colonnade bordant la basilique. De l'autre côté, les photos de Burgin croisent un autre point de vue comme si elles avaient été déclenchées par un autre regard. Des textes encadrés font écho à cette femme présente sur la photographie «vintage» de Frattacci. En face, dans une vidéo également en noir et blanc et basée sur les images fixes retravaillées numériquement, nous reconnaissons ce site de la basilique à travers un lancinant panoramique circulaire.

**Rossellini
en mémoire**

«Pendant mon travail, ex-

plique Burgin, je me suis rendu compte que le couple absent que formaient Frattacci et son modèle était associé dans mon souvenir à un autre couple à Pompéi: les protagonistes du film de 1953 de Roberto Rossellini, Voyage en Italie. La bande image de ma vidéo est dérivée des mêmes photographies qui forment les deux œuvres en photogrammes alors que le texte de la bande son trouve son point de départ dans deux courtes scènes du film de Rossellini.»

Tournées à Pompéi, ces scènes du Voyage en Italie (avec Ingrid Bergman) cristallisent un moment important du film. Un couple en crise se réconcilie devant les amants enlacés dont l'étreinte a été saisie par la lave lors de l'éruption volcanique. En un état flou, associant fugacité et pérennité, les repères sont brouillés. Aiguillonné par la bande son avec sa musique et son texte, le document archéologique semble céder le pas à un univers mental plus onirique sur la vidéo. S'y télescopent rêveries et méditations allusives. La fluidité de cette projection s'oppose à la fixité de la série de photos accrochées au mur.

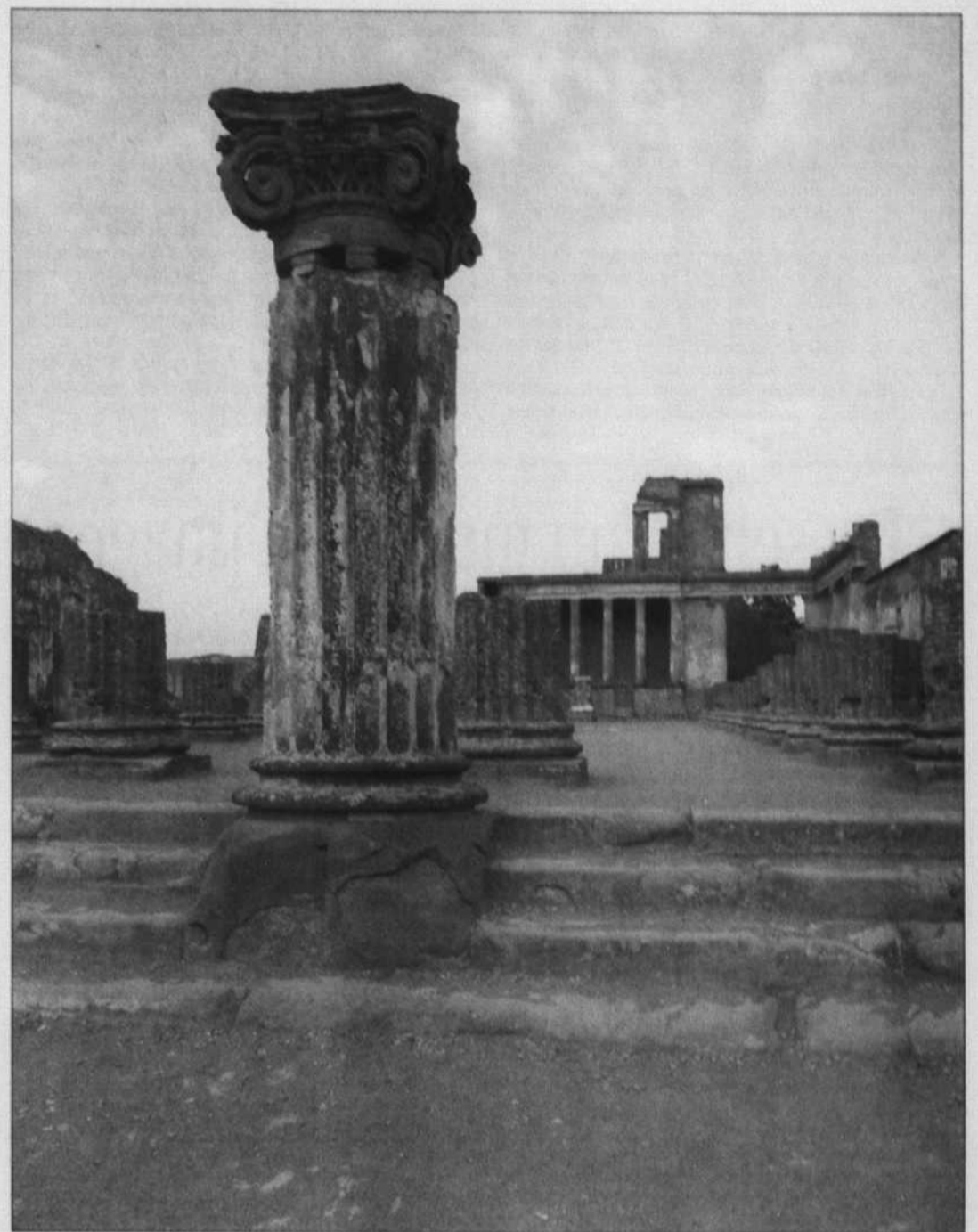
Perméable aux emprunts, l'installation de Victor Burgin puise à un réservoir d'images, d'allusions et d'interprétations. Une tension s'exprime entre l'austérité de ce que l'on voit et la richesse des évocations convoquées. À partir d'images participant à l'histoire de l'art et de la culture, mais comme si ces représentations ne pouvaient se suffire à eux-mêmes, Burgin cherche à établir des affinités, des complicités, des connivences multiples. Régénérant notre regard, Burgin propose d'autres jalons pour lesquels nous nous devons toutefois de combler les interstices.

Freud et son divan

De la confrontation de tous ces sédiments, ces niveaux, ces couches naît une dérive métaphorique. Un ordre «logique» s'instaure dans l'irrationnel tandis que se dissolvent ou s'emmêlent, contradictoires, temps et lieu, réel et virtuel. Ces rapprochements permettent, comme dans le rêve, d'opérer un déplacement freudien. Le dispositif se fait projection de l'inconscient in-

dividuel ou collectif. Ces «points de vue» où Burgin se glisse deviennent, comme les lapsus, les coïncidences ou les rêves, prétextes à fiction. Ils se font les points de départ de la révélation de contenus latents. Comme si d'autres images à décoder étaient contenues dans ces images et surgissaient refoulées, tout comme surgit ici le passage incongru d'un train intercalé dans les prises de vues archéologiques de Pompéi.

Cette séquence provient en fait du film de Rossellini. Avec de telles histoires à fouiller et à déterrer, il n'est pas étonnant d'apprendre que Victor Burgin a lui-même réalisé en 1982 une autre série photographique avec Pompéi pour sujet. Dans Gravidia, Burgin s'inspirait de l'essai d'un Freud publié en 1903, et de la photo d'Edmund Engelman en 1938 où la reproduction de ce bas-relief représentant une jeune femme était accrochée à côté du divan de Freud. Dans cet essai intitulé *Le délire et les rêves dans la Gravidia*, Freud décrypte le rêve du jeune Norbert Hanold tel que raconté dans le récit *Gravidia* de Jensen. Or ce roman découle d'une fantasmagorie issue de l'imagination de Théophile Gautier. L'écrivain français avait imaginé en 1852, dans *Arria Marcella*, Octavien visitant Pompéi qui voyait revivre en rêve la fille d'Arrius Diomèdes, dont l'empreinte du corps est conservée dans la cendre de l'éruption du 24 août 79. Photo et archéologie participent ici d'une même entreprise de déballage et d'exhumation. Avec Victor Burgin, l'art du récit elliptique connaît de belles heures. De sa participation à l'exposition fondatrice du courant de l'art conceptuel *Quand les attitudes deviennent formes* en 1969, Victor Burgin a gardé une grande rigueur formelle. Ce serait cependant une erreur de l'associer à l'art conceptuel. Pour Burgin, l'important n'est pas tant de valider un résultat ou de décrire un processus. Au contraire, par son interprétation des images, il s'oppose à toute perte de «visuabilité», selon une méthode calquée



Vue de la basilique romaine de Pompéi

VICTOR BURGIN

sur la psychanalyse.

Collaborateur du Devoir

gesu
CENTRE DE
CRÉATIVITÉ

APPEL DE PROJETS 2008
ARTS VISUELS

DATE DE TOMBÉE : 15 JANVIER 2007

Recherche d'œuvres contemporaines
soulignant les questions de sens,
d'éthique et de dignité humaine.
Projets originaux, inédits ou « in situ ».

Visitez notre site : WWW.gesu.net

☎ : (514) 861-4378

Envoi au : comité de sélection
1200, de Bleury, Montréal (Québec) H3B 3J3

Jusqu'au 13 janvier 2007

Œuvres sur papier

Ouvert aujourd'hui 30 décembre de 12h à 17h30

PIERRE-FRANÇOIS
OUELLETTE ART
CONTEMPORAIN

372 Ste Catherine Ouest #216, Montréal
Québec, G2B 1A2 (514) 395-8032
info@pfoc.com www.pfoc.com

**Voyagez dans le temps
avec votre vieille CAM**

Sur présentation de votre CAM périmée,
nous vous offrons un voyage dans le temps
à moitié prix. Embarquement immédiat !
Le McCord est à deux pas !

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest (angle Victoria)

**ma ville
de neige**

Rendez-vous en famille dans le parc Baile
du CCA afin d'y construire « une ville
imaginaire » en édifant des maisons,
des tours et des fondations dans la neige !
Un chocolat chaud sera servi à la fin de
l'activité pour réchauffer les participants.
Vêtements chauds recommandés !

3, 4, 5, 7, 14, 21 janvier 2007
10 h 15 et 14 h
Durée : 2 heures
Adultes 6 \$, enfants 4 \$
(enfants de 5 à 12 ans)

Réservations requises :
514 939 7026

CCA

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal 514 939 7026
Par mauvais temps, une activité Jouer en famille
sera proposée à l'intérieur.

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DES SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

LIVRES

Le facteur gagnant



Danielle Laurin

Les prix lui colleraient-ils à la peau? Il y a cinq ans, son premier roman avait ébloui pas moins de trois jurys, dont un franco-québécois. Pour son deuxième roman, c'est le prix littéraire Canada-Japon 2006 qui lui revient. Son nom: Denis Thériault.

Ce qu'on sait de lui? Né à Sept-Îles, en 1959. Diplômé en psychologie, scénariste télé de métier. Écrit aussi pour le théâtre. Vit à Montréal. Et aime ces petits poèmes traditionnels japonais appelés haïkus... du moins si l'on se fie à son deuxième roman.

Drôle de livre, *Le Facteur émotif*. Plus épuré, plus maîtrisé que le premier, soit dit en passant. Moins bavard, moins délirant que *L'iguane*, autrement dit. Mais tout aussi surprenant, ça oui. Envoutant.

Fabuleux et inquiétant en même temps. On ne sait pas trop sur quel pied danser, à vrai dire. Et on adore ça. On pense à un mélange improbable d'Amélie Poulain et de *La Métamorphose* de Kafka. Rien de moins. Avec un zeste de Nietzsche à la sauce zen, pourquoi pas.

Au début, tout paraît simple. Pour ne pas dire anodin. Un jeune facteur, au quotidien. Le courrier

à livrer, les marches à monter, les chiens à éviter. Et la fierté du travail bien fait. Sauf que...

Le soir, chez lui, notre jeune facteur se livre à son vice secret. Impossible de résister. Il lui faut absolument ouvrir quelques lettres. À l'heure des courriels, rien de plus précieux qu'une bonne vieille lettre manuscrite, non?

Celles qu'il devine vraiment privées, intimes, ont de toute évidence sa préférence. Celles où il pressent qu'il sera question d'amour, quoi. Il les lit, les photocopie, avant de les recacheter. Les collectionne, faute de mieux...

Surtout celles qui viennent de la Guadeloupe et sont signées par une certaine Ségolène. Il a même reproduit la photo de la belle avant de remettre l'original dans l'enveloppe et de la réexpédier à son destinataire initial. Ah le coquin...

On le comprend, on flanche nous aussi: que c'est intrigant, ce qu'elle envoie comme lettres à son correspondant du Québec, cette Guadeloupéenne d'ébène. «*Toujours un seul feuillet sur lequel était écrit un seul poème. C'était peu, et pourtant c'était généreux, car ils vous nourrissaient autant que tout un roman, ces poèmes, ils étaient longs dans l'âme, n'en finissaient plus de vibrer.*»

Notre indiscret et passionné postier découvrira bientôt qu'il s'agit de haïkus, vaudra tout connaître sur le sujet. Jusqu'à l'obsession. Plus rien n'existera d'autre à ses yeux que les haïkus de Ségolène, dont il est tombé éperdument amoureux. Tant de beauté, tant de grâce dans les mots. Comment ne pas succomber...

Il en rêvera, fantasmera jour et nuit. Se mettra à griffonner de petits poèmes japonais lui aussi. Se fera de plus en plus aventureux, jusqu'à laisser

libre cours à ses sentiments, ses désirs. Oh le chaud lapin. Sur papier...

Facile de rêver quand l'objet désiré est inaccessible. Facile de perdre pied, aussi. De nier la réalité. Mais que faire, quand on est allé trop loin? Qu'on ne peut plus revenir en arrière? Qu'on a perdu jusqu'à sa propre identité? Pas question de révéler ici le comment du pourquoi, mais...

Disons simplement que de péripétie en péripétie, et de supercherie en supercherie, notre énigmatique et attachant héros en viendra à devoir confronter abruptement la vraie vie et la poésie. Tragique destin que celui de ce jeune facteur émotif...

Oui, mais. Si tout était déjà en place dès le début? Si tout était écrit là, noir sur blanc, au commencement? Si tout n'était qu'un éternel recommencement finalement? C'est ce que laisse supposer la fin du roman, qui nous renvoie au commencement, et ainsi de suite...

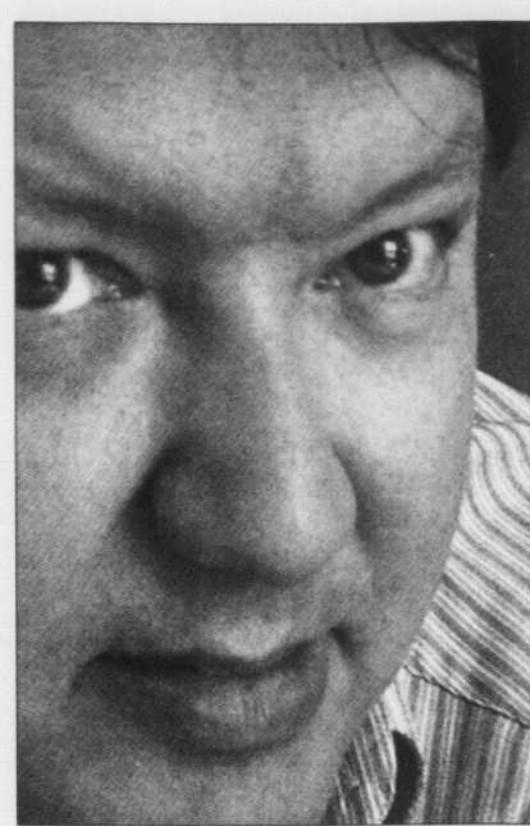
Il suffit de décoder. De déchiffrer les indices derrière l'apparente naïveté, la fausse légèreté du propos. Attention, passage clé à méditer: «*Tourbillonnant comme l'eau / contre le rocher / le temps fait des boucles.*»

Admirable construction que celle de ce roman-là. Plongez vite dans *Le Facteur émotif*. Pour mieux y replonger. Et ainsi de suite. Vous verrez...

Sachez aussi que Denis Thériault planche sur un troisième roman. Et qu'on ne serait pas étonné de le voir remporter un autre prix!

LE FACTEUR ÉMOTIF

Denis Thériault
XYZ éditeur
Montréal, 2005, 119 pages



Denis Thériault, lauréat du prix Canada-Japon 2006.

Du sens d'un mot à son image

Le logiciel d'aide à l'écriture Antidote s'allie au dictionnaire Visuel multimédia

FRÉDÉRIQUE DOYON

Pour les uns, une image vaut mille mots, pour les autres, à l'inverse, jamais l'image ne suffira à traduire la vie complexe d'un mot. La 10^e version d'Antidote, logiciel de soutien à l'écriture, rallie les deux camps en joignant à son correcteur, ses dictionnaires et guides de linguistique les 6000 images du dictionnaire multimédia Visuel 3, publié chez Québec Amérique.

L'idée séduit, car lorsqu'on écrit, les mots si aisément brandis verbalement s'enrobent parfois d'une opacité terrible. En un clic, l'accès à la banque d'images du Visuel à travers Antidote permet de faire la lumière sur le mot obscur. Et vice-versa, de la banque d'images du Visuel multimédia, quand on en a fait l'achat, on peut se référer aux

dictionnaires et autres outils d'Antidote.

On saisit ainsi en un coup d'œil que le râtelier, par exemple, ne sert pas seulement à râtelier la terre mais, sous une autre forme, sert aussi à manier la queue de billard dans les coups de longue portée. Les termes plus génériques, comme «instrument», affichent aussi toutes leurs déclinaisons. Pour «instrument à vent» apparaissent le piccolo, le hautbois, mais aussi sa anche, petite langue de bois déclenchant les vibrations sonores, qui peut être simple ou double.

Dans de nombreux cas toutefois, l'image est réduite à une si petite icône qu'on n'en perçoit que l'aspect général. Aussi, il faut avoir installé le Visuel 3 multimédia pour accéder au plan détaillé d'un objet et découvrir ainsi les différentes par-

ties d'une église ou de l'oreille interne.

Pour sa dixième mouture, Antidote a également augmenté la vitesse et la puissance de son correcteur et bonifié son contenu de référence. Deux précieux dictionnaires — des citations et des cooccurrences — font leur entrée, s'ajoutant aux huit déjà existants (définitions, synonymes, antonymes, analogies, anagrammes, etc.). Les dix guides de linguistique couvrent quant à eux tous les aspects de l'écriture, de la grammaire à la ponctuation en passant par le style.

Enfin, autre nouveauté, il s'adapte au système d'exploitation Linux, en marge de ceux, plus communément répandus, de Microsoft et de Mac.

Le Devoir

LA PETITE CHRONIQUE

Balzac, encore et toujours

Gilles Archambault

Personne ne vous convaincra d'aimer Balzac à cause de la finesse de son écriture. Le Tourangeau avait beau multiplier les relectures, corriger sur épreuves, raturer, accumuler les développements, il n'a pas toujours su éviter les maladroites les plus incongrues. Sa force est ailleurs.

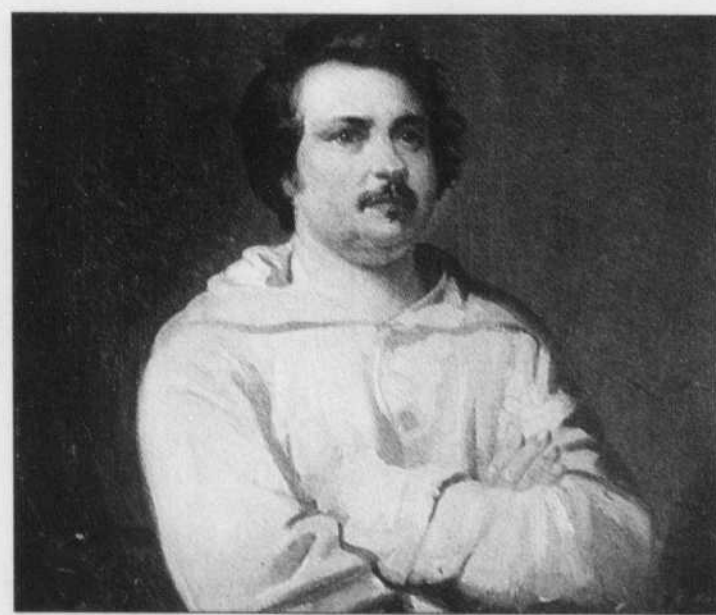
Aussi pense-t-on surtout à ses romans plutôt qu'à ses contes et nouvelles. On vient de compléter l'édition chronologique des textes de fiction d'une durée plus modeste qu'il a publiés tout au long de sa vie. Si l'on conserve l'impression que Balzac est avant tout un romancier visionnaire, on est étonné devant l'imagination sans bornes d'un écrivain qui, privé de l'ampleur à laquelle ses fresques romanesques l'avaient habitué, sait nous captiver par des récits brefs.

Le Chef-d'œuvre inconnu, *Pierre Grassou*, *La Fausse Maîtresse* ne surprendront pas le lecteur des *Illusions perdues* ou du *Père Goriot*. Ces nouvelles nous font pénétrer dans un univers connu. Quant aux *Contes drôlatiques*, ils peuvent paraître un hors-d'œuvre. C'est du moins l'impression de l'auteur de ce modeste compte rendu. À remarquer les notes biographiques précises agrémentées de nombreux documents iconographiques.

En même temps que paraissent ces fictions brèves nous est soumis le premier tome de la correspondance de Balzac. Deux autres volumes paraîtront plus tard. Nous disposons des lettres de l'auteur et de bon nombre de ses correspondants.

Je ne pense pas qu'on puisse trouver à la lecture de cette correspondance le plaisir que l'on retient de la consultation de celle de Stendhal ou du président de Brosses.

Il m'a toujours semblé qu'on pouvait faire son miel des missives que Stendhal faisait parvenir à sa sœur Pauline sans nécessairement connaître *Le Rouge et le*



Huile sur toile représentant Honoré de Balzac, peinte par Louis Boulanger en 1836.

Noir, Lucien Leuwen et *La Chartreuse de Parme*. Il y a chez le Grenoblois un ton, un entrain qui n'appartiennent qu'à lui. Il se fiche de toutes les règles, sa plume court allègrement, on est conquis.

Rien de tout cela dans le Balzac épistolaire. Encore faut-il insister pour dire que le jeune homme qui s'établit à Paris en 1819 dans la ferme intention de faire son chemin dans les lettres est fascinant. Plus naïf qu'il n'est souhaitable, il croit s'imposer en s'attaquant à un *Cromwell* dont il finira par reconnaître l'échec.

Il est ingénu, mais se sent habité par une force inouïe. Travailler forcé, il veut réussir en littérature comme en affaires. Sa candeur s'accompagne des ruses les plus énormes. Très tôt dans sa vie, il apprend à démentir à la cloche de bois, à vivre sous des noms d'emprunt. Les contrats se multiplient, les faillites succèdent aux entreprises les plus folles.

Si on aime Balzac, on aimera les manifestations de cette mesure. Qu'on ait songé à adjoindre aux lettres de Balzac celles qu'il a reçues ajoute à la connaissance de l'œuvre. Mais n'est-ce pas trop de

mander au lecteur non spécialiste? Passe encore pour celles de Zulma Carraud, madame de Bernis ou la comtesse Hanska, qui ont tant compté dans la vie de notre homme, mais, à côté, combien de correspondants anonymes ou de peu d'intérêt?

Il me semble donc que cette édition de la correspondance de Balzac d'une méticuleuse précision ne s'adresse en priorité qu'aux inconditionnels. Il doit s'en trouver.

Collaborateur du Devoir

NOUVELLES ET CONTES

II, 1832-1850

Balzac
Gallimard, coll. «Quarto»
Paris, 2006,
1872 pages

CORRESPONDANCE I.

1809-1835

Balzac
Gallimard, bibliothèque
de la Pléiade
Paris, 2006,
1604 pages

AUTOBIOGRAPHIE

Tuer le père illettré

MICHEL LAPIERRE

Pourquoi écrire? Il s'agissait d'une façon symbolique de tuer le père», répond le poète québécois André Roy en expliquant la naissance de sa vocation d'écrivain. Il précise que son père était un ouvrier analphabète. On peut difficilement trouver une démythification plus brutale du milieu littéraire de haut vol dans lequel Roy évoluait depuis 1972, à l'ombre de Marx, de Freud, de Barthes et de Derrida.

Cette année-là, Roy avait quitté l'Outaouais pour s'établir définitivement dans «la mythique ville de Montréal». Il relate l'heureux déracinement dans une autobiographie intitulée *J'ai toujours appris à écrire*. Le ton est vibrant d'émotion, mais on l'aurait souhaité un tantinet ironique. Le livre n'en constitue pas moins un témoignage irremplaçable sur l'effervescence intellectuelle de l'époque.

Né en 1944, Roy est l'homme d'une génération poétique: celle de *La Barre du jour* et des Herbes rouges. En se méfiant des sentiments et des idéaux, il s'adonne à une poésie formalis-

te, proche par sa froideur textuelle du matérialisme de Marx et des apports de la linguistique. Ce qui ne l'empêche pas d'adhérer à la contre-culture, ce courant d'origine américaine exprimé dans *Mainmise* et *Hobo-Québec*.

À l'intérieur de la sphère marxiste de la revue *Chroniques*, il finit par éprouver

Les passions
l'emportent
sur
l'intellect
dans
la poésie
de Roy

«un dégoût presque physique» des après discussions doctrinaires et de l'étouffement idéologique, au point de frôler la «dépression carabinée», voire la «schizophrénie», pour reprendre ses termes. En se confiant de la sorte, il complète, peut-être malgré lui, les propos surprenants qu'il tient, quelques pages plus haut, sur son reniement des origines familiales lors de son entrée dans la vie littéraire.

Ces propos sont l'envers effroyable d'un livre pourtant si émouvant. «*Que le Québec aille à sa perte!*», s'écrie Roy en s'inspirant de la formule nihiliste que Marguerite Duras appliquait au monde entier. Il poursuit: «*Pas de Terre-Mère, de Mère-Patrie. Partir plutôt du nulle-part pour nulle part... Par-*

ler une autre langue que la langue «maternelle», être à côté. Étranger. Dissident. Déraciné... Pour toujours.»

Il ne saurait être plus clair. Le malheur, c'est que le «*nulle-part*» ne semble guère plus attrayant que les origines. Roy estime que l'écrivain doit se situer «*hors de toute communauté, hors de toute famille*». Mais en même temps, il critique un phénomène dont il reconnaît une dimension antinationale. Pour lui, notre bouillonnement littéraire et intellectuel des années soixante-dix constituait «*une aventure chaotique, capricieuse, carnavalesque*». Il va jusqu'à écrire: «*L'époque était à la terreur...*»

Lorsque la décennie s'achève, les passions l'emportent sur l'intellect dans la poésie de Roy, le chatolement admirable de la sensualité y fait éclater le formalisme. Mais fallait-il tuer en esprit le Québec pour en arriver là?

Collaborateur du Devoir

J'AI TOUJOURS APPRIS À ÉCRIRE

André Roy
Éditions Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges, 2006,
180 pages

VOYAGE

Terres blanches en vue

GUYLAINE MASSOUTRE

À l'ouest de Kerguelen, janvier 2006. Rien en vue sur des milliers de milles, sinon un iceberg colossal, qui dérive impassible sur une mer glacée, «un monde étourdissant de beauté et de grandeur». Maître à bord de l'Ada, un voilier de quinze mètres acquis pour ce voyage, la navigatrice intrépide Isabelle Autissier contemple le bout du monde.

Elle jubile au milieu de l'Antarctique. «*Ce continent était si*

extrême qu'il ne pouvait être une simple extrapolation des événements ordinaires. Là-bas, des phénomènes nouveaux étaient à l'œuvre, des êtres vivants développaient des stratégies différentes, la science s'affrontait à des questions jus- qu'alors informelles. Tout cela faisait bigrement envie», raconte-t-elle dans ce journal maritime qui commence à Ushuaia.

Elle a déjà goûté à ce paysage. C'était en 2002, avec cinq copines de la même trempe. Cette fois, elle va aller plus loin. Avec un camarade au pied breton, l'académicien

explorateur de mondes Erik Orsenna. Lui aussi est un téméraire; il est allé deux fois en Terre de Feu. Et sa curiosité sans borne agrandit sa connaissance du monde à des dimensions romanesques. Qu'on se rappelle *Portrait du Gulf Stream*. Dans *Salut*

au Grand Sud, tout est vrai.

Isabelle a passé le cap Horn à plusieurs reprises. Après ses quatre courses autour du monde en solitaire, elle veut prendre son temps: le double journal qui le consigne et le retient, ce *Salut au Grand Sud*, est une merveille d'échanges chevonnés, de méditations lumineuses sur la beauté du monde, de frissons avoués.

Au milieu des glaces flottantes

La confiance que l'équipage de quatre personnes — deux marins, un documentariste et un ornithologue — a placée en la louve de mer, Autissier, qui connaît toutes les passes croches du mauvais temps et des grands courants, est absolue. Pas de râleurs, pas de douillets à bord. *Ada* est sa meilleure copine.

L'ouvrage est porté par cet état d'esprit, qui fait honte à la médiocrité. On pourrait croire qu'il faut avoir les pieds sur terre pour montrer une telle capacité de survie en milieu hostile. Erreur. Naviguer, pour Isabelle, c'est une somme de compétences acquises et vérifiées: elles se mesurent avec les radars de la météo et les instruments reliés aux satellites; et ses cartes ont des allures personnelles.

Mais le plus important reste de l'ordre de la joute: «*L'essentiel, c'est d'être en phase*», dit-

elle simplement. À savoir, gré au vent, «*ruser, contourner, éviter et, en dernier ressort, attendre*». Très rapidement, dans ce récit passionnant de défis hors pair, on oublie lequel des deux raconte, tant ils sont précis, expressifs, tournés vers l'extérieur. Ils se complètent, se renforcent, solidaires et partenaires. Que vaudrait l'égo face aux déferlantes?

La mer de Weddell livre ses paysages, son «*chaos insensé de crevasses qui défendent la citadelle antarctique mieux que tous les chevaux de frise*». Des silhouettes de phoques-léopards croisent en dansant. Le manchot bryant prolifère. Et le tracé raide de l'Antarctique apparaît. Orsenna à l'œil clair lui trouve des fantaisies insoupçonables, à force d'espérier.

L'argot du mauvais temps fait un beau panache au livre. Autissier, l'ingénieur, s'y meut comme dans un laboratoire, où le vivant triomphe sous bonne garde. Car la plus étonnante prouesse des espèces, c'est peut-être celle de la nôtre, qu'on touche dans cet ouvrage. Les plus belles plumes ne sont peut-être pas celles des oiseaux. Heureux les navigateurs, les navigatrices, qui déchiffrent à l'aise les archives de l'Antarctique, protégées des prédateurs par les stratégies aveugles de l'univers!

Collaboratrice du Devoir

SALUT AU GRAND SUD

Isabelle Autissier
et Erik Orsenna
Stock
Paris, 2006, 267 pages

LIVRES

Voir la souffrance de face



Louis Cornélien

La souffrance laisse peu de vacances à l'humanité. André Corten en sait quelque chose, lui qui parcourt l'hémisphère Sud depuis plus de 40 ans pour aller à la rencontre de ceux qui la subissent et recueillir leurs histoires de vie. Professeur de sciences politiques et d'analyse du discours à l'UQAM, Corten a rencontré des *braceros* (journaliers agricoles) haïtiens en République dominicaine, des chiffonniers argentins, des enfants soldats d'Afrique et de Colombie, des survivants rwandais, les pauvres et les exploités en Afrique du Sud, au Kenya, en Algérie, au Brésil, au Chili, en Bolivie, au Venezuela, au Guatemala, au Salvador, au Mexique et en Haïti.

Son *Journal en souffrance* rapporte leurs paroles, leurs plaintes, leurs révoltes, leurs refus et, parfois, leur flirt avec le politique. «Un mal, écrit le politologue, accable un, deux, trois milliards d'êtres humains. Ce mal n'est pas abatement, désespoir, prostration. Il n'empêche pas les rires. Jour après jour, il revient. Ce mal est produit par un système perpétuant d'infâmes conditions de souffrance.»

Les chants et la religion — surtout le pentecôtisme, dans ces pays — permettent parfois de sublimer cette souffrance, de l'endurer, de consoler ceux qui

la subissent, mais comment, demande Corten, faire de l'expression de cette dernière un phénomène politique, seule manière de renverser le système qui entretient cette «pauvreté durable» et déshumanisante (comme en Haïti, enfermée «dans une atmosphère de ratage compulsif») ?

Présenté comme un décalogue visant à nous faire voir de face la souffrance du monde, ce «journal de bord d'un chercheur» adopte la forme du recueil de reportages rédigés dans une prose plus évocatrice qu'analytique. Ce choix stylistique, malheureusement, nuit à la clarté et à l'intelligence du propos. Corten, en effet, nous permet d'entendre la souffrance des affligés, mais il échoue dans sa tentative de nous faire «voir la souffrance autrement», de nous faire saisir que «la souffrance est une manière de faire advenir le politique», ce qui constitue pourtant, selon ses propres mots, le but premier de son ouvrage.

Dans la section «remerciements» placée à la fin de l'ouvrage, Corten salue des amis qui, dit-il, ont été amusés par ses «incartades au style académique». Le problème est que ces dernières ont eu deux effets, l'un bon et l'autre mauvais: le ton vaporeux de l'ensemble oblige le lecteur à sortir de son quant-à-soi et à ressentir la profondeur de la souffrance dont il est question, mais il ne permet jamais à Corten d'expliquer clairement sa thèse du passage de la souffrance au politique. Il permet au lecteur de compatir, mais pas de comprendre et de se mobiliser, c'est-à-dire ce à quoi, précisément, cet ouvrage voulait servir.

Corten prône une éthique du politique, mais il ne

nous offre finalement, bien malgré lui, qu'une esthétique de la souffrance.

Mamadou, l'enfant esclave

Mamadou Maïga a connu, lui aussi, cette souffrance. Jeune Malien de 10 ans appartenant à la caste des forgerons, il s'est retrouvé mendiant dans les rues de Bamako, capitale du pays. Son père, croyant le confier à un sage maître coranique, l'avait en fait abandonné aux mains d'un trafiquant d'esclaves. Ainsi, le petit forgeron en herbe aboutira dans une plantation de cacao en Côte d'Ivoire où il subira toutes sortes de sévices. Son courage, son intelligence et l'aide d'organisations humanitaires chrétiennes et musulmanes lui permettront toutefois de s'arracher des griffes de ses bourreaux.

Mamadou, il faut le préciser, est le personnage principal de *Mamadou et le secret du fer*, un roman jeunesse d'André Jacob publié dans la collection «Ethnos» chez Pierre Tisseyre, mais il aurait pu être vrai. Professeur à l'Université de Montréal et spécialiste «des pratiques sociales qui permettent de contrer le racisme et la discrimination, notamment sur le plan des droits humains et sur celui de la coopération internationale», Jacob, en effet, s'est inspiré de l'histoire réelle d'Iqbal-Mashy, un enfant pakistanais réduit en esclavage dans une usine de tapis à la fin des années 1980, pour rédiger son roman. Libéré en 1992, Iqbal-Mashy est rapidement devenu porte-parole des enfants esclaves du Pakistan, a été invité à témoigner de son expérience aux États-Unis en 1994 et a été assassiné en 1995, à l'âge de 12 ans. Jacob, qui mène actuellement «une recherche pour éta-

Corten a
entre autres
rencontré
des
chiffonniers
argentins et
des
survivants
rwandais

ROMAN ÉTRANGER

La tragédie de Columbine revisitée

Il faut qu'on parle de Kevin est une fiction qui s'inspire de la longue série de crimes commis dans les collèges américains

PAUL BENNETT

Il était inévitable que le massacre de Columbine au Colorado, survenu en 1999, et les tueries en milieu scolaire qui se sont multipliées depuis inspirent les romanciers: de Stephen King à DBC Pierre, qui a obtenu le Booker Prize en 2003 pour *Vernon God Little*, de Jim Shepard à Douglas Coupland, les grandes questions du pourquoi et du comment de telles tragédies ont fasciné les écrivains, surtout américains.

La romancière Lionel Shriver est la dernière en lice. *Il faut qu'on parle de Kevin*, publié en 2003 mais qui vient seulement d'être édité en français chez Belfond, n'est pas une reconstitution des événements de Columbine, mais une fiction qui s'inspire de la longue série de crimes semblables commis dans les collèges américains. Se glissant dans la peau d'une mère, Eva, qui tente de comprendre les raisons de la folie meurtrière de son fils de 16 ans, Kevin, Shriver tente de décoriquer tous les aspects — psychologiques, familiaux et sociaux — qui peuvent entraîner un adolescent à commettre l'irréparable.

Sous forme de lettres adressées à son mari dont elle est séparée, Eva Khatchadourian relate son calvaire et retrace l'itinéraire meurtrier de son fils, qu'elle visite régulièrement en prison depuis ce jeudi fatidique où il a tué, seul, dans le gymnase de son collège, sept de ses camarades de classe, un professeur et un employé de la cafétéria. Une seule question hante la narratrice: a-t-elle été une «mauvaise mère», ou son fils est-il un monstre?

Femme de carrière, Eva décide un jour, malgré ses préventions contre la maternité et après bien des hésitations, d'avoir un enfant pour secouer ses habitudes et cimenter son couple. Mais aussitôt enceinte, elle ne peut s'empêcher de remettre en question sa décision et de regretter cette vie où «les enfants n'ont pas leur place». Les renoncements et les restrictions imposés aux futures mères lui semblent autant de carcans, les encouragements de son mari et de ses amis autant de trompe-



SAM MIRCOVICH REUTERS

La tragédie de Columbine au Colorado, en 1999, a inspiré les romanciers.

l'œil. Après l'accouchement, elle ne ressent que «lassitude et indifférence» pour l'enfant qui refuse le sein de sa mère. «J'étais en colère. J'avais peur, j'avais honte, mais j'avais aussi la sensation de m'être fait avoir... Ce n'était pas le lait maternel qu'il refusait, c'était la mère. En fait, j'ai fini par être convaincue que notre petit paquet de bonheur m'avait démasquée.»

Dès la naissance, Kevin est un enfant difficile. Eva se sent coupable «d'incompétence émotionnelle». Le père, lui, ne comprend pas son attitude négative et prend à tout coup le parti de son fils. En grandissant, Kevin devient de plus en plus apathique, «inaccessible et sarcastique». Il ne s'intéresse à rien. Son expression favorite? «C'est nul». Les passions des autres «le mettent en rage». Eva doit vite sacrifier sa carrière pour tenter redresser la situation. L'arrivée d'une petite sœur n'arrangera rien, au contraire, et ne fera que creuser le fossé entre la mère et le fils. Les tentatives de réconciliation avec le

fils, qui se complait dans la cruauté gratuite et une malveillance de tous les instants, échouent les unes après les autres.

Ets puis arrive le jour fatidique, raconté avec un luxe de détails presque insoutenable... Condamné à une peine de prison relativement clémente, Kevin ne regrette rien, brandit son «exploit» comme un trophée, revendique haut et fort la pleine responsabilité de son acte. Il refuse de se décharger sur sa mère, crache son mépris pour son père qui l'a pourtant toujours défendu. Eva essaie de comprendre son geste: comment a-t-il pu planifier ce massacre sans jamais reculer, comment a-t-il pu passer à l'acte? «Les grandes actions sont une accumulation de petites actions successives, et c'est ce que Kevin a dû piger, se dit-elle. On s'occupe de chaque constituant, et la somme des éléments se déploie comme par magie.»

Quant au pourquoi, il est encore plus difficile à cerner. Kevin a-t-il voulu avoir enfin l'impression d'exister aux yeux des autres? A-t-il

cherché une façon spectaculaire de sortir du lot? Une version, plus cynique et plus sanglante, de la théorie des 15 minutes de gloire d'Andy Warhol, en quelque sorte!

Comme elle l'a répété dans plusieurs entrevues, Shriver, bien qu'elle ait longuement enquêté sur toutes les tragédies du type de Columbine, se défend d'avoir voulu écrire une étude exhaustive sur ce fléau social: elle voulait juste, dit-elle, raconter une histoire qui «sonne vrai», celle d'une mère égoïste confrontée à la monstruosité de son fils.

Touffu au point d'être bavard, complexe au point d'être embrouillé, le roman de Shriver a toutefois les défauts de ses qualités: à vouloir tout dire et tout expliquer, l'auteure s'embourbe dans des descriptions trop minutieuses et des digressions psychologiques interminables, au risque de perdre son lecteur. De plus, le procédé littéraire (les lettres à sens unique adressées à son mari) manque de souplesse et d'efficacité. Mais

dans l'ensemble, le roman convainc et captive tout en nourrissant la réflexion sur ces éruptions de violence meurtrière qui viennent parfois éclairer la face sombre de nos sociétés.

Le Devoir

IL FAUT QU'ON PARLE DE KEVIN

Lionel Shriver

Traduit de l'américain par Françoise Cartano Belfond

Paris, 2006, 486 pages

PALMARÈS LIVRE ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 19 au 25 décembre 2006

ROMAN

- MES AMIS, MES AMOURS
Marc Levy (Robert Laffont)
- LES BIENVEILLANTES
Jonathan Littell (Gallimard)
- CONTES DE VILLAGE: COPPRET 3 VOL.
Fred Pellier (Plon/Le Livre de Poche)
- ODETTE TOULEMONDE ET AUTRES...
Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- À TOMBEAU OUVERT
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- POUR RALLUMER LES ÉTOILES
Dominique Demers (Québec Amérique)
- LE TROU DANS LE MUR
Michel Tremblay (Leméac)
- LA CROISIÈRE DE NOËL
Mary Higgins Clark (Albin Michel)
- LIGNES DE FAILLE
Nancy Huston (Leméac)
- LA ROSE RETROUVÉE
Serdar Oskan (InTouchables)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- Y'A DES MOMENTS SI MERVEILLEUX
Dominique Michel (Le Livre de Poche)
- LE GARDE DU VIN 2007
Michel Phanuel (Éd. De L'Homme)
- THÉRÈSE DION
Georges-Hubert Germain (Libre Expression)
- AU PIED DE COCHON
Martin Picard
- CUISINER AVEC LES ALIMENTS...
R. Bévilacqua / D. Gingras (Tricarré)
- GARDE DE L'AUTO 2007
Collectif (Tricarré)
- DOCTEUR RIMA Y. 1: LA LOUVE BLANCHE
Pauline Gill (Québec Amérique)
- LUCKY LUKE T. 2: LA CORDE AU COU
L. Gars / Achille (Éditions)
- L'ANNÉE CHAPLEAU 2006
Serge Chapleau (Boréal)
- PASSAGE OBLIGÉS
Jovélita Michaud (Libre Expression)

LIVRE DE POCHE

- AMOS DARAGON T. 12: FIN DES DIEUX
Bryan Perro (InTouchables)
- LES CERFS-VOLANTS DE KAROL
Khaled Hossaini (1018)
- LÉONIS T. 8: GARDIENS D'OUTRE-TOMBE
Mario Francis (InTouchables)
- ERAGON T. 1: L'HÉRITAGE
Christopher Paolini (Bayard)
- PARKAL T. 6: LES GUERRIERS CÉLESTES
Maxime Roussay (InTouchables)
- ÉPREUVE INFÉRIALE
Alexandre Lacroix (Tricarré)
- LA PART DE L'AUTRE
Éric-Emmanuel Schmitt (Livres de poche)
- ENSEMBLE C'EST TOUJOURS
Anna Gavarda (L'As)
- LE PARFUM
Patrick Suskind (Livres de poche)
- VOUS REVISION
Marc Levy (Pocket)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- YOU: ON A DIED: THE OWNER'S MANUAL...
M. Rozin / M. Oz (Simon & Schuster)
- THE SIXTH FAMILY: THE COLLAPSE
L. Lamotte / A. Humphreys (J. Wiley & Co)
- U2 BY U2
U2 / Neil McCormick (Morrow / Avon)
- JAMIE'S ITALY
Jamie Oliver (Hyperion)
- OPTICAL ILLUSIONS: THE SCIENCE
Al Seckel (Firefly)
- THE AMBLER WARNING
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- THE UNWINGED MAN
John Grisham (Doubleday)
- MAKE IT RIGHT: INSIDE HOME REBO
Mike Holmes (Harper Collins)
- GRACELAND: AN INTERACTIVE...
Chuck Murphy (Quark Books)
- CELL: YOUR NUMBER IS UP
Stephen King (Pocket Books)

Quelques livres pour le temps des Fêtes...
... et surtout de la joie, de la douceur et de la sérénité pour vous et votre famille. Que cette nouvelle année voit s'accomplir vos projets les plus chers et soit rythmée aux couleurs du vrai bonheur
L'équipe de la librairie

LIBRAIRIE **alire**
LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE

Place Longueuil — 825, rue Saint-Laurent Ouest
Longueuil — 450 679-8211
info@librairie-alire.com

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

Nouvel arrivage
GASTON MIRON
La marche à l'amour
Un des six exemplaires comprenant une gouache originale et cinq eaux-fortes de **Léon Bellefleur**.
Signé par l'auteur et l'artiste. Éd. Erta, 1977

Deux Sangs
Un des deux cent exemplaires autographiés par l'auteur. Éd. de l'Hexagone, 1953.

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheuroccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Surveillez notre **Solde après Noël** du 26 au 31 décembre 2006

LIVRES

BEAUX LIVRES

Porte ouverte sur l'Islam

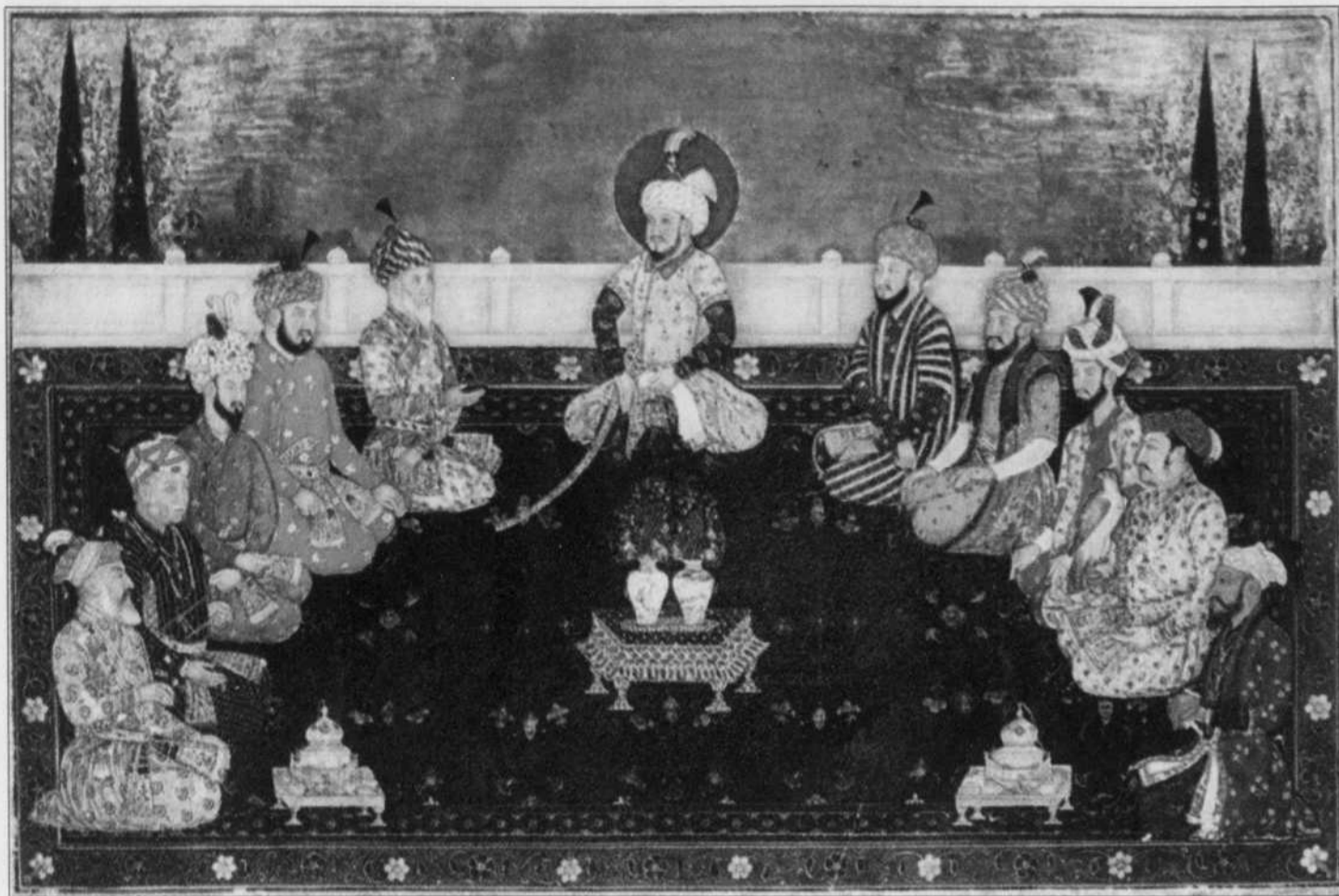
LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY

L'Islam reste un mystère pour les Occidentaux, qui n'en connaissent pour la plupart que les aspects les plus explosifs: des caricatures de Mahomet à ces fameux accommodements qui n'ont parfois de raisonnables que le nom. Ce faisant, ils se coupent toutefois d'une culture millénaire qui a façonné plus d'une cinquantaine de pays, du Yémen au Maroc en passant par la Syrie, l'Inde ou le Tchad.

Pour rattraper le temps perdu, rien de tel qu'Art et culture de l'Islam, un bel ouvrage qui se dévore littéralement des yeux. Le riche panorama mis en forme par le mécène et collectionneur anglais Nasser David Khalili est en effet visuellement spectaculaire, tant sur la forme que sur le fond. La profusion de photos couleurs, les vignettes et les textes savamment construits permettent de synthétiser des siècles de culture islamique en évitant les côtés plus rébarbatifs des encyclopédies.

C'est qu'entre les pages court une authentique passion, celle d'un homme qui a consacré sa vie à promouvoir une certaine idée de l'Islam. Depuis 1970, le professeur Khalili a rassemblé une collection d'environ 2000 objets d'art islamique couvrant presque 1400 ans d'histoire sur une aire géographique allant de l'Espagne à la Chine. La plupart de ces pièces ont voyagé quatre coins du monde pour être exposées dans plus d'une quarantaine de musées et d'institutions.

Les voilà maintenant couchés sur papier au fil d'un péripète qui, sans être exhaustif,



La dynastie moghole de Timur à Aurangzeb. Inde moghole vers 1707-1712. Miniature tirée du livre Art et culture de l'Islam.

propose un tour d'horizon extrêmement diversifié. Et pas que religieux. S'il est vrai que les traditions islamiques interdisent toute représentation des êtres humains et des animaux dans des contextes religieux, cette règle ne s'applique pas hors des frontières spirituelles. Libérés

de ces règles, les manuscrits séculiers foisonnent de miniatures figuratives aux couleurs vibrantes.

Élevée au rang d'art suprême, la calligraphie est garante de l'unité spirituelle. On la trouve sur la plupart des pièces soigneusement choisies par Khalili.

Tout comme la volute, l'arabesque, les motifs géométriques et les rinceaux, des formes fondamentales qui enjolivent aussi bien les poteries et céramiques que le verre soufflé, le métal, les meubles et les bâtiments ou les reliures à rabat rehaussées de poudre d'or ou de nacre.

On retrouve aussi là de splendides instruments scientifiques (boussoles, astrolabes, globes célestes, portulans, herbiers) qui nous rappellent l'héritage scientifique des disciples de Mahomet. Si plusieurs savent qu'on leur doit certaines notions comme les algorithmes, l'algèbre et l'alchimie, peu se souviennent que les découvertes musulmanes en médecine, en géographie et en astronomie ont servi de base au développement de la science occidentale du Moyen Âge.

Avec ce livre, Nasser Khalili confirme qu'il mérite parfaitement le titre «d'ambassadeur de la culture islamique» que lui donnent affectueusement de nombreux dirigeants de pays arabes. Dans sa préface, Khalili joue cartes sur table: «Je crois qu'il existe beaucoup plus de choses pour unir les peuples que pour les diviser, et l'appréciation de l'art peut être ce facteur unificateur.» A n'en pas douter, ce livre s'inscrit comme un défi lancé à l'intolérance.

Le Devoir

ART ET CULTURE

DE L'ISLAM

Nasser David Khalili

Editions Solar

Paris, 2006, 189 pages

Lecture
de cabinetsCHRISTIAN
DESMEULES

«Là où ça sent la merde, ça sent l'être», écrit Antonin Artaud dans l'un de ses derniers textes. On aurait donc tort de boudier le plaisir que risque de procurer la lecture du Grand Livre du petit coin, un vaste état des lieux qui nous décline sous forme d'abécédaire insolite et impertinent de multiples anecdotes servies par une abondante iconographie.

Lieux d'aisances, lieux de respiration retenue ou d'inspiration (Paul McCartney: «C'est aux toilettes que j'ai composé mes meilleures chansons»), espaces pas toujours propres et lieux d'embrouilles (Woody Allen: «Les ennuis, c'est comme le papier hygiénique, on en tire un, il en vient dix»), les toilettes font discrètement partie de notre quotidien. Et le livre concocté par Sabine Bourgey et Alain Schneider en fait le tour publicités, statistiques, mots d'esprit, parodies poético-scatologiques, inventaire de scènes-cultes du cinéma, évolution technologique (vespasienne, pot de chambre, chasse d'eau, cuvette-laboratoire à la japonaise). On y trouve même un extrait du Willy Protogoras enfermé dans les toilettes de Wajdi Mouawad.

Mais lorsqu'on aborde ce genre d'ouvrage, c'est inévitable, on traque tout de suite les omissions. Or, qu'elles soient ou non pardonnables, certaines sont parfois plus significatives que d'autres... Ainsi, aucune entrée à «toilettes turques» (incomprises et mal aimées) dans ce Grand Livre du petit coin. Même si la reproduction d'une publicité de «water closets» de 1931 nous présente un modèle dit «à la turque». Autocensure française devant ce vestige d'une certaine France qu'on voudrait oublier? Rectitude politique à l'heure où la patrie d'Atatürk frappe aux portes de la grande Europe? On pourra aussi choisir d'en rire...

Un complément plus léger mais néanmoins solide à la fascinante enquête de Martin Monestier, Histoire et bizarreries sociales des excréments des origines à nos jours (Le Cherche Midi, 2001).

Collaborateur du Devoir

LE GRAND LIVRE
DU PETIT COIN

Sabine Bourgey et

Alain Schneider

Editions Horay

Paris, 2006, 420 pages

Magnifique et maléfique

Le calamar vampire venu de l'enfer existe et on le rencontre dans toute sa splendeur maléfique au milieu du magnifique livre Abysses. La bête fascinante a été ainsi nommée (*Vampyroteuthis infernalis*) par le biologiste allemand Carl Chun qui en a capturé et décrit un premier spécimen il y a tout juste un siècle. Il s'agit en fait d'un hybride, moitié calamar, moitié pieuvre, devenu la mascotte officieuse des profondeurs océanes, moins pour son côté Dracula que pour ses caractéristiques biologiques exceptionnelles.

Qu'on en juge. Ce vampire existe depuis plus de 200 millions d'années. Il pourrait être l'ancêtre commun des calamars et des pieuvres. Il occupe un ordre séparé et créé pour lui tout seul dans la classification des espèces. Plus étonnant encore, il survit en permanence dans les extrêmes profondeurs avec

un minimum d'oxygène.

Des bêtes plus ou moins semblables, le très beau livre en présente à la douzaine: poulpes à oreilles, créatures bioluminescentes, concombres de mer, chimère éléphant... Ce monde plonge dans l'effroi et l'admiration en même temps. Dans les faits, il concentre l'essentiel de notre petite planète bleue, où le volume océanique, avec sa taille moyenne de 3800 mètres forme 99 % de l'espace tridimensionnel où on trouve la vie. À 4000 mètres de profondeur, la pression que l'eau exerce sur un corps équivaut au poids d'une vache sur un ongle!

Pourtant, nous ne savons que peu de chose sur ce monde si près, si loin. Certaines belles trouvailles du livre sont d'ailleurs pré-

sentées très humblement comme des «espèces non identifiées».

En ouverture, la journaliste Claire Nouvian, spécialiste des séries animalières, avoue avoir eu un véritable coup de foudre pour les bestioles abyssales en les découvrant en 2001 dans un très court film projeté à l'aquarium de Monterey en Californie. «Telle une adolescente surprise par la puissance de l'amour, je trouvais que la vie prenait subitement de nouvelles dimensions, comme si un voile s'était déchiré révélant des perspectives inattendues, plus vastes et plus prometteuses», confie celle qui a passé les années suivantes à produire son magnifique ouvrage sur les «intraterrestres», aussi passionnant pour l'œil que pour les parties émotives et intellec-

tuelles du cerveau.

Mme Nouvian n'a pas travaillé seule. Elle a commandé des textes très instructifs à des spécialistes qui abordent par exemple la question de l'exploration des eaux profondes, de la vie des «prédateurs mous», des profondeurs polaires ou des communautés animales qui carburent au méthane.

Les magnifiques photos des créatures hypnotisantes sont reproduites sur fond noir. Logique. Une légère encoche sur le bord des pages permet de situer d'un coup d'œil la profondeur à laquelle se retrouve l'animal. Le vampire de l'enfer se tient entre un et deux kilomètres sous la surface.

Le Devoir

ABYSSES

Claire Nouvian
Editions Fayard
Paris, 2006, 256 pages

BÉDÉ

Le génie est dans l'abyme

Manu et Mariette ont un bébé, et en plus, c'est le déluge aux Ravenelles. Manu, c'est Manu Larssinet, personnage d'auteur de bédé. À ne pas (complètement) confondre avec Manu Larcenet, l'auteur de bédé qui dessine les gags de Manu Larssinet à partir des scénarios de Jean-Yves Ferri. Suivez le guide.

SYLVAIN CORMIER

«La mise en abyme permet de créer des gags énormes», dit Ferri à Manu, de cellulaire à cellulaire. «C'est du quatorzième degré!», ajoute-t-il. Et s'explique: «À un moment, par exemple, t'as Ferri qui appelle Manu pour lui parler mise en abyme... Tu vois? Un peu comme nous maintenant...» Ferri s'esclaffe: «Et alors là le Manu, il comprend rien!!! AH AH AH! Complètement off, le Manu!» À sa table à dessin, casquette sur le crâne, barbichette au menton, cellulaire à l'oreille, Manu est interloqué: «Un instant, vieux... Celui qui comprend rien, c'est le Manu de l'album, ou le Manu de l'album de Manu?»

Bonne question. Clarifions. Ce que vous venez de lire est le dialogue volontairement obtenu d'un gag en une demi-planche de l'album *Le Retour à la terre*: le déluge, quatrième tome de la série dessinée par le génial Manu Larcenet (*Le Combat ordinaire*, *Donjon Parade*, *Une aventure rocambolesque de...*) et scénarisée par le non moins talentueux Jean-Yves Ferri (*Les Fables autonomes*, *Aimé Lacapelle*, *Revoir*

Corfou). Série qui met en scène les joies et angoisses de l'installation en région rurale d'un type de la banlieue parisienne, le dénommé Manu Larssinet (avec sa compagne Mariette, leur chat Speed et, depuis la fin du tome trois, bébé Capucine). Exemple de joie campagnarde: la boulangerie est bien pourvue par la nature. Exemple d'angoisse campagnarde: trouver «une barrette mémoire Sushida de 512 mo» chez l'épicier du village. Là où ça devient franchement rigolo, c'est que les Larssinet et Ferri de la bédé pratiquent le même métier que les Larcenet et Ferri de la vraie vie: ils font de la bédé. Et cette bédé est inspirée, je vous le donne en mille, par les bonheurs et vicissitudes du quotidien de Larssinet «en pleine campagne». Et s'intitule aussi *Le Retour à la terre*. C'est clair?

Pas tellement pour moi non plus. Citons Ferri et Larcenet, qui racontaient l'origine de la bédé dans une récente livraison de la revue-phare *BoDoi*. Ferri: «Manu a déménagé et comme d'habitude, par le biais du fax, j'ai commencé bêtement à ironiser. L'idée étant qu'il ne survivrait pas trois jours à la cam-

pagne.» Larcenet: «Quand j'ai déménagé, la première chose que j'ai faite, comme dans le tout premier strip du premier tome, c'est de brancher téléphone, ordinateur et fax. Le premier fax que j'ai reçu était un dessin de Jean-Yves me montrant paumé en forêt, avec plein de matériel informatique et de téléphone...» Une bédé était née. Des heures de plaisir et de plongées dans l'abyme.

Résumons. Larssinet est donc une création de Ferri, inspirée par Larcenet, et dessinée par Larcenet. Tout ça pour dire que l'intérêt de la série n'est pas vraiment là. L'intérêt, c'est la candeur de Larssinet. Sa tendresse. Ses paniques. C'est l'adaptation lente et pas du tout évidente de Larssinet à son nouvel environnement (exemple: Manu essaie d'expliquer ce qu'est un blogue au fermier monsieur Henri). C'est l'adaptation à la vie de couple (exemple: Manu exaspère Mariette parce qu'il persiste à vivre dans ses cartons, ça le rassure). C'est l'adaptation à l'arrivée du bébé (exemple: Manu ne parvient à endormir Capucine qu'en lui chantant *La Dernière Séance* d'Eddy Mitchell, ce qui le déprime). L'intérêt? C'est la vie, quoi. La vie qui change tout le temps, telle que dépeinte avec la plus grande drôlerie et la plus grande acuité par le tandem Ferri-Larcenet.

Pour l'anecdote, dans ce quatrième tome, en plus du bébé, il y a un déluge dans la région des Ravenelles, et Larssinet va rencontrer son éditeur à Paris, où

l'accompagne la très vieille et très inquiétante (mais gentille) madame Mortemont qui veut aller porter des pommes à son neveu. Manu a aussi des hallucinations, rapport au manque de sommeil, et voit des Atlantes à la place des grenouilles. Il poursuit par ailleurs sa relation avec l'ancien maire du village, viré grand sage et vivant dans un arbre. Et il a des doutes quant au scénario de Ferri. «Le lecteur va s'y perdre complètement...» Peut-être, mais en rigolant, attendri et content.

Collaborateur du Devoir

LE RETOUR À LA TERRE

TOME 4: LE DÉLUGE

Jean-Yves Ferru et

Manu Larcenet

Dargaud, coll. «Poisson Pilote»
Paris, 2006, 46 planchesLibrairie
MonetGALERIES NORMANDIE 2752 DE SALABERRY
514 337-4083 - SORTIE 4 DE L'AUTOROUTE 15
MONTREAL WWW.LIBRAIRIEMONET.COM